

Avant-propos

Pénélope Cartelet
Université de Lille, CECILLE URL 4074

Catherine Gaullier-Bougassas
Université de Lille, ALITHILA URL 1061

Sophie Hirel
Sorbonne Université, CLEA EA 4083

Anne Robin
Université de Lille, CECILLE URL 4074

Hélène Thieulin-Pardo
Sorbonne Université, CLEA EA 4083

L'étude du voyage au Moyen Âge ou au début de la période moderne n'en est pas à ses balbutiements. Les lointains périple médiévaux, en Europe, dans le bassin méditerranéen et vers l'Orient, puis les Grandes Découvertes, ont depuis longtemps éveillé l'intérêt des chercheurs et suscité des analyses dans des perspectives tant historiques qu'anthropologiques, littéraires et artistiques. Ont été scrutées les multiples motivations de l'homme médiéval et moderne dans les récits de voyages réels comme dans les récits de voyages imaginaires : les objectifs marchands et économiques, les ambitions politiques ou militaires, les nécessités diplomatiques, les exigences religieuses et spirituelles, la volonté de découverte, le désir de gloire, la soif de dépassement, l'appât du gain, la recherche d'un apprentissage réel ou symbolique. Ont été étudiées et précisées les conditions matérielles de tels déplacements : comment voyageait-on par terre et par mer ? Qui pouvait ou devait le faire ? En quelle compagnie ? En combien de temps ? À quel prix ? Quelles différences de traitement connaissaient les diverses catégories sociales ? Quelles difficultés et quels dangers affrontaient les voyageurs ? Quelles connaissances scientifiques et techniques amélioraient les modes de transports ou permettaient de s'orienter plus sûrement ? Les recherches historiques sur les

circonstances réelles des voyages se sont aussi doublées d'études sur les représentations littéraires que les écrivains-voyageurs construisent de leurs périples. La signification spirituelle et symbolique du voyage, réel et imaginaire, a également fait l'objet de nombreux ouvrages, qui se sont penchés sur la question du pèlerinage et de la croisade, sur celle du voyage vers l'Autre Monde, qu'il soit chrétien, païen ou féerique, sur celle de la pérégrination allégorique, aux implications religieuses, morales ou politiques, etc.

Le dossier monographique de ce numéro 12 d'*Atlante* se propose de reprendre l'exploration des réalités et des représentations narratives, littéraires et iconographiques du voyage au Moyen Âge et au début de l'époque moderne en embrassant deux objectifs essentiels. Premièrement, sur un plan méthodologique, en adoptant d'emblée une visée comparatiste, permise par la collaboration entre trois laboratoires : les laboratoires lillois ALITHILA, qui regroupe des spécialistes de la langue et de la littérature française, et CECILLE, qui compte, entre autres, des chercheurs hispanistes et italianistes, ainsi que le laboratoire CLEA de Sorbonne Université, dont relèvent des hispanistes spécialistes des périodes médiévale et moderne. Le premier fruit de cette collaboration fut l'organisation, au printemps 2018 à l'Université de Lille, d'un colloque international, dont sont en partie issus les travaux réunis dans le présent dossier. L'idée qui a présidé, tant à cette rencontre qu'à la publication de ce numéro d'*Atlante*, fut de réunir des études sur plusieurs domaines linguistiques, plusieurs littératures et plusieurs aires géographiques, répondant toutefois à la cohérence culturelle des mondes romans : conjointre l'étude de textes latins – toujours extrêmement importants dans le genre du récit de voyage, qu'ils soient d'emblée écrits en latin et ensuite traduits en langue vernaculaire, ou bien qu'ils soient la traduction de récits d'abord écrits en vernaculaire – à celle de textes écrits dans les langues romanes qui voient le jour à partir du XI^e siècle, l'occitan et le français, les langues italiennes et ibériques. Il s'agit de domaines très proches pour les écritures du voyage, très liés, unis par le latin, unis parfois par la langue française qui s'écrit alors aussi en Italie, ou par l'occitan, unis aussi par des liens d'intertextualité, mais en même temps différents.

L'objectif fut ainsi de permettre une démarche comparatiste, d'une part, pour mieux cerner les convergences, mais aussi les spécificités de chacun des domaines, et, d'autre part, pour examiner si, au fil de la période, les divergences s'accroissaient entre les différentes littératures. Nous avons en effet choisi une large période d'étude, depuis le XII^e bien que les récits de voyage réels se multiplient surtout à partir du XIII^e jusqu'au XVI^e siècle. En nous ancrant dans la période médiévale, tout en étendant la chronologie jusqu'au XVI^e siècle et en franchissant la frontière entre le XV^e et le XVI^e siècles, frontière parfois encore périlleuse au regard des périodisations longtemps imposées par les approches traditionnelles, nous embrassons d'abord un large corpus de récits de voyages réels, qui se distinguent par la diversité de leurs horizons géographiques et de leurs modalités, souvent aussi par celle de leurs finalités : récits de croisade, de pèlerinage, de mission, de périples commerciaux, d'ambassades diplomatiques, d'espionnage, d'exploration, de colonisation, de pillage, qui lancent leurs auteurs sur les routes terrestres et maritimes d'Europe, du Proche et de l'Extrême Orient et, bien sûr, aussi vers l'Afrique et vers les Nouveaux Mondes américains. À ces récits de voyages médiévaux réels s'adjoignent des récits de voyages passés, notamment ceux de personnages antiques historiques ou considérés comme tels : Hercule et surtout Alexandre, l'explorateur de tout l'univers. Le corpus s'agrandit encore avec des récits de voyages imaginaires, d'autant plus nombreux que la thématique du voyage est centrale dans le roman de chevalerie de la fin du Moyen Âge et souvent associée à une géographie réelle. La démarcation n'est en outre pas étanche avec d'autres récits de voyage qui se déroulent dans un espace non référentiel – l'autre monde d'inspiration celtique et l'univers arthurien par exemple –, mais dont des motifs et des symboliques peuvent être repris dans des récits de voyages réels.

Pour faciliter cette approche comparatiste et lui donner une plus grande unité, le second objectif choisi pour aborder sous un nouvel angle la vaste littérature de voyage fut d'adopter une perspective bien particulière : celle de la représentation du passage. Cette notion *a priori* relativement précise s'avère en réalité polymorphe, voire problématique selon les différentes définitions du terme « passage » et, plus

encore, selon les différentes figurations du passage que les textes du corpus élaborent. Le sens premier du passage est en fait déjà double, puisqu'il peut s'agir soit de la traversée d'un lieu, soit d'un déplacement d'un lieu à un autre.

Quand on appréhende le passage comme le simple fait de passer dans un lieu, de le traverser sans y rester, sans s'y installer, c'est-à-dire sans se l'approprier, il implique un rapport à l'espace qui est marqué par un déroulé rapide, voire par une forme de légèreté, mais qui peut correspondre à des expériences diverses. Le déplacement est alors pris en compte dans sa continuité, son mouvement ininterrompu, soit parce que l'objectif à atteindre est hors de l'espace traversé, soit parce que la finalité de la traversée ne vise pas la conquête ou le pillage, mais la vision, la découverte, l'exploration, l'admiration des *mirabilia* de la création divine. Si l'on envisage le passage comme le fait de passer non plus dans un lieu, mais d'un lieu à un autre, l'accent est alors mis sur la traversée de la limite qui les sépare, et le passage devient le franchissement de la frontière, avec toutes les circonstances spatio-temporelles et humaines qui peuvent l'accompagner. Certains de ces passages peuvent se produire sans difficulté, au point de n'être pas perceptibles ni perçus, ce qui implique que l'espace s'ouvre et s'offre pleinement à l'être qui s'engage. D'autres, plus nombreux et surtout plus visibles, imposent de franchir des frontières, d'affronter des obstacles, de passer avec succès des épreuves : obstacles naturels et physiques (montagnes, déserts, forêts, fleuves, traversées maritimes tempétueuses...), obstacles institués par l'homme (ponts, portes d'une ville, limites territoriales, seigneuriales, fiscales, etc.), obstacles surnaturels (monstres, lieux enchantés, etc.). Ces passages peuvent, de plus, être imposés ou choisis, tels des défis que le voyageur relève. Ce sont alors des épreuves physiques et psychiques, qui permettent de se dépasser, de se révéler, des épreuves de qualification ; et dans le cas où elles sont imposées par l'homme ou des puissances surnaturelles, des épreuves initiatiques, qu'on a souvent appelées justement « rites de passage », avec les symboliques multiples qui leur sont associées selon le contexte. Si la notion de passage appelle nécessairement celle de frontière, on voit ainsi qu'il est essentiel de ne pas les confondre. Tandis que la frontière se définit en tant que réalité extérieure au sujet, qui s'impose à lui et, le protégeant ou l'enfermant, peut parfois le réduire

à la passivité, le passage est, bien au contraire, le fruit d'une volonté et d'une action de l'individu, qui cesse de subir les obstacles d'un territoire pour s'y confronter activement et, si possible, les surmonter.

« Simple » traversée, « simple » déplacement, quel que soit le type de mouvement considéré, le passage n'est en réalité jamais *simple* : bien au contraire, il s'accompagne de circonstances spatiales et temporelles spécifiques, de nécessités ou d'exigences individuelles ou collectives précises, et ne se réalise que dans des conditions particulières, souvent caractérisées par des difficultés qui le constituent en franchissement d'une frontière. Mais, loin de l'extériorité passive de celle-ci, la présence agissante de l'homme est au cœur de la notion de passage et explique qu'au fil du temps s'y soit associé un ensemble riche et varié de représentations, qui ont transcendé encore davantage le simple franchissement géographique d'une limite pour y attacher de multiples significations sociales, religieuses, narratives, artistiques ou symboliques. On sait que l'idée du passage est essentielle dans de nombreux textes qui fondent la culture occidentale, que ce soit ceux hérités de la civilisation gréco-latine (que l'on pense à l'*Odyssée*, à la descente aux Enfers, à la traversée du Styx...) ou ceux provenant de la pensée judéo-chrétienne (le passage de la Mer Rouge, la traversée du désert...). La période qui s'étend entre le XII^e et le XVI^e siècle voit s'affirmer et se généraliser la réalité du voyage. Les études qui forment ce dossier montrent comment ce nouveau contexte réactive et transforme cet héritage fondateur : les récits de voyage du Moyen Âge et de la Renaissance représentent à leur tour le passage et ses nombreuses significations, en s'appuyant sur de nouvelles expériences concrètes et sur la constitution d'un nouvel imaginaire, qui les accompagne et en découle.

La multiplication des scènes visibles de passage est sans doute l'un des ressorts majeurs de la dramatisation dans les récits de voyage, et aussi l'un des outils essentiels de la célébration du voyageur, qui, surmontant les obstacles, accède à la conquête, au pouvoir, au savoir ou à la révélation religieuse. La célébration du passage est en même temps celle d'un *dépassement* de soi, une démonstration de ses qualités, d'une supériorité reconnue et exaltée, ce qui expliquerait la fréquence des scènes de passages réussis : celui-ci valorise le voyageur, le franchissement révélant

sa valeur personnelle, voire son élection divine, et contribue à justifier son voyage, quelles qu'en soient les finalités. Toutefois, la représentation de l'échec du passage existe également, entraînant la constitution d'un autre réseau de signification : non seulement un tel revers révèle un manque de qualités qui désigne le voyageur comme indigne du passage, mais, dans cette optique, passer peut même devenir *outrépasser*, une transgression que le coupable devra payer ou racheter. Dans la littérature de voyage, c'est cependant le prisme positif qui l'emporte sans conteste. Le passage est une promesse de dons et de renouvellement pour le voyageur comme dans toute cérémonie initiatique. Inversement ou dans le même temps, le don ou ce qui est présenté comme tel, toujours à des fins de célébration, peut aussi venir du voyageur lui-même qui, en franchissant une limite, fait passer quelque chose dans le monde où il entre : un transfert de pouvoir et/ou de savoir, qui accompagne le mouvement des peuples de l'Antiquité au Moyen Âge ; le transfert de la foi chrétienne et celui des modes de pensée européens, mais aussi l'instauration de nouveaux rapports de forces et de nouvelles hiérarchies chez les peuples visités ou conquis à partir de la fin du XV^e siècle.

La volonté de comprendre le plus largement possible ce qu'était et ce que représentait la notion de passage tout au long de cette période préside au choix de dépasser nous-mêmes à la fois les frontières des différents espaces et aires linguistiques qui constituent alors le monde roman et les limites temporelles souvent imposées au sein de la vaste période qui s'étend du Moyen Âge central à la Renaissance. Pour ce faire, le présent volume entrelace des études sur les domaines français, ibérique, italien et provençal du XII^e au XVI^e siècle, afin de mettre en perspective des récits émanant de ces différents domaines linguistiques ou ayant recours au canal commun qu'est le latin.

Le volume s'ouvre sur un premier questionnement, concernant les modalités d'expression du passage. Corinne Mencé-Caster mène tout d'abord une étude linguistique au sujet des multiples moyens dont disposait le castillan médiéval pour renvoyer à l'idée de passage. Malgré un intérêt supérieur de la langue pour les points de départ et d'arrivée, plutôt que pour le processus de transit, cette enquête

initiale permet de mettre d'emblée en évidence la polysémie de la notion, voire sa labilité, et ses liens complexes avec les concepts d'espace et de temps, de transition et d'accomplissement, de frontière et de lieu médian. Matteo Palumbo étudie également d'autres façons d'exprimer le passage, en partant cette fois de l'expérience concrète du voyage dont témoignent trois humanistes florentins du début du XVI^e siècle : Francesco Guicciardini, qui se rend en Espagne, Niccolò Machiavelli, en route pour la France et l'Allemagne, et Francesco Vettori, également en mission en Allemagne. Tandis que Guichardin se concentre sur chaque étape de son voyage en proposant un véritable rapport de topographe, Machiavel donne la priorité à la destination finale en délivrant tous les conseils nécessaires pour l'atteindre au plus vite. Enfin, Vettori fait du voyage l'occasion d'un divertissement, la recherche du plaisir favorisant l'invention littéraire et l'insertion de multiples histoires.

Le dossier s'articule ensuite autour de cinq modalités de passage, délimitant autant de noyaux de réflexion successifs et répondant aux titres suivants : « Passages d'amour », « Passages vers les lieux saints », « Passages et croisades », « Passages vers l'Extrême-Orient » et « Passages vers l'Autre ».

Les « Passages d'amour » constituent un point de départ qui ancre d'emblée l'étude du passage dans la tradition littéraire médiévale, laquelle forme un aspect essentiel de l'horizon culturel des voyageurs réels et fonde ainsi les représentations qui naîtront du contact avec la réalité du voyage. Deux exemples sont ici étudiés. Premièrement, celui des troubadours provençaux, qui élaborent une « géographie du désir », au sein de laquelle Federico Saviotti fait ressortir la tension entre l'« ici » (*sai*) propre au sujet amoureux et à son chagrin et le « là-bas » (*lai*) de l'être aimé et d'une promesse de bonheur souvent inaccessible. Cette polarité dérive de l'alliance, essentielle au paradoxe de la *fin'amor*, entre les trois motifs absence-obstacle-désir : l'*amor de lonh*, absolu pour Jaufré Rudel, glissant du vague vers le tangible chez Bernard de Ventadour, élève une frontière infranchissable entre le sujet et l'objet de l'amour, tandis que, chez les troubadours « d'avant-garde » que sont Peire Vidal et Raimbaut de Vaqueiras, le point de vue relatif d'un sujet en déplacement s'impose et le passage d'un pôle à l'autre devient finalement possible. Le deuxième

exemple de passage littéraire, étudié par Renzo Bragantini, est celui de certains personnages des nouvelles du *Décameron* de Boccace qui se trouvent contraints de s'éloigner du lieu où ils vivent habituellement et de parcourir de vastes espaces afin de retrouver l'objet de l'amour, avec lequel, ces héros et héroïnes de l'errance se retrouvent à la fin réunis. Ces figures reflètent en un certain sens l'expatriation des narrateurs du livre hors de Florence détruite par la peste. Et ce parallèle institue une forme d'équivalence entre la réunion avec l'objet aimé et l'utopie d'une vie civile s'opposant à la destruction de la peste.

Les sections suivantes, constituées chacune par deux ou trois contributions, qui proposent, en lien avec différentes aires géographiques ou thématiques, un dialogue constant entre des œuvres de création et des textes relevant des diverses catégories que l'on peut distinguer au sein de la vaste littérature de voyage. La première aire géographique étudiée correspond à la Terre sainte, objectif du passage médiéval par excellence, le saint *passagium ultramarinum*, envisagé ici depuis deux perspectives différentes, mais présentant bien des points de contact : celle du pèlerinage religieux dans la section « Passages vers les lieux saints » et celle de l'entreprise militaire dans « Passages et croisades ». Tout d'abord, Camille Rouxpetel et Julia Roumier analysent deux corpus distincts de récits de pèlerinage. La première se penche sur le témoignage de Jacques de Vérone, frère de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin qui, en 1335, rejoint la Terre sainte depuis l'Égypte, en traversant le désert du Sinaï, un passage particulièrement éprouvant, qui fonctionne à la fois comme pierre de touche concrète de la foi des pèlerins et comme territoire symbolique, celui d'une préparation spirituelle avant l'accès aux lieux saints et celui d'une actualisation du passé biblique. Quant à Julia Roumier, elle aborde deux récits de pèlerinage du début du XVI^e siècle, ceux des frères Antonio de Lisboa et Diego de Mérida, en les comparant aux récits de voyages réels ou fictifs antérieurs (de *La Embajada a Tamerlán* au *Libro del Infante don Pedro de Portugal*), afin de montrer comment ces derniers constituent le véritable creuset littéraire du récit de pèlerinage et comment l'expérience du passage en Terre sainte présente une forte continuité, puisqu'elle allie pour tous les types de voyageurs *libido videndi*, ferveur chrétienne et transformation personnelle.

Le passage vers le Proche-Orient est bien sûr également marqué par le processus historique des croisades et par les représentations culturelles, religieuses et politiques qui les accompagnèrent. Marie-Madeleine Castellani étudie ainsi le rôle d'épreuve de la foi que Jean de Joinville, dans sa *Vie de saint Louis*, attribue à la traversée maritime et à ses nombreux dangers et difficultés matérielles : aventure personnelle inégalable pour le jeune sénéchal de Champagne, le passage outre-mer devient surtout sous sa plume la preuve ultime du martyr et de la sainteté du roi. Les convulsions historiques du XIV^e siècle, et en particulier le bouleversement du Grand Schisme, vont transformer en profondeur l'imaginaire des croisades, comme le met en lumière Sonia Porzi grâce à l'analyse des lettres de Catherine de Sienne (1347-1380) : le Saint Passage renvoie d'abord au sens propre de traversée maritime permettant l'accomplissement de son désir de pèlerinage vers les lieux saints. Toutefois, la crise du Schisme l'oblige à considérer la nécessité d'une *crux cismarina*, à mener avant la *crux transmarina*, c'est-à-dire d'une croisade aux portes mêmes de Rome, un *passaggio* sans passage, qui débouche finalement sur une conceptualisation nouvelle du passage. Celui-ci est désormais entendu comme une croisade intérieure du chrétien, qui lui permettra d'accéder, non plus à la Jérusalem terrestre du pèlerinage ou de la croisade, mais à la Jérusalem céleste. Enfin, Matthieu Marchal étudie un exemple de réécriture romanesque des récits de pèlerinages et de croisades réels, celui du roman de chevalerie bourguignon *Othovyen*, mise en prose du XV^e siècle de deux poèmes de croisade épiques, mais qui présente également de nombreux emprunts à la littérature de voyage contemporaine. Le passage outre-mer, conçu comme une succession d'épreuves, impose avant tout aux héros un permanent dépassement de soi, qui les conduit vers la Terre sainte, lieu où s'accomplira leur destinée d'exception : la fiction fait ainsi du passage outre-mer le cadre par excellence d'une démonstration de l'idéal chevaleresque nobiliaire de la cour de Bourgogne, tout en réactivant l'appel à la guerre sainte, en accord avec les ambitions de croisade bourguignonne de Philippe le Bon.

Une autre aire géographique rassemble des expériences bien distinctes du passage, celle de l'Extrême-Orient, que des voyageurs occidentaux tels que Jean de

Plan Carpin ou Guillaume de Rubrouck découvrent et font connaître en Europe à partir du milieu du XIII^e siècle. Cette réalité plus lointaine, à la fois en termes de distance physique et culturelle, implique de considérer le passage sous d'autres angles. Christine Gadrat-Ouerfelli s'interroge ainsi sur le rôle de passage joué par l'Océan Indien dans les voyages reliant l'Occident et l'Extrême-Orient. Que ce soit à l'aller ou au retour, cet océan constitue d'abord un passage maritime concret, par exemple pour Marco Polo ou Odoric de Pordenone. Mais il est aussi passage culturel, puisque, à l'inverse du monde occidental ou de l'empire du grand khan, il se caractérise par sa désorganisation et par une perte totale de repères pour les voyageurs européens, tant au plan politique que religieux, ou même face au spectacle exubérant de la nature. Enfin, les nombreuses difficultés de sa traversée et son étrangeté intrinsèque font de l'Océan Indien le lieu d'une expérience mystique, ainsi chez le franciscain Jean de Marignolli, qui le conçoit comme un double passage, spatial et temporel, lui permettant d'approcher la géographie et les temps bibliques. Comme l'analyse Alvisé Andreose, cette perception mystique de l'Océan Indien se retrouve également chez Odoric de Pordenone, dans un épisode essentiel de sa *Relatio* où le franciscain narre une *translatio* de reliques – les ossements de martyrs de son ordre –, empêchée, non pas par l'habituelle tempête, mais par un calme plat tout aussi dangereux. Le passage réel se double ainsi d'un passage à valeur symbolique, cette seconde signification s'accroissant encore dans le récit de la traversée de la mystérieuse Vallée terrible, menant au Fleuve des Délices, qui vient couronner le processus d'auto-exaltation hagiographique de la *Relatio*. Cette section extrême-orientale se clôt sur l'étude que propose Clotilde Jacqueland de la première mission franciscaine espagnole en Chine en 1579. Ce « passage » vers un Empire du Milieu alors fermé aux Occidentaux est désigné comme une « *entrada* », mais, malgré les résonances militaires du terme, il répond au modèle d'un apostolat totalement pacifique et les missionnaires devront surmonter de nombreuses difficultés au cours de leur incursion en Chine, depuis le passage proprement dit de la Mer de Chine jusqu'au problème du passage linguistique, condition *sine qua non* d'un possible passage culturel.

Cette question de l'interprétariat nous mène finalement à la dernière section du volume, qui interroge les diverses modalités des « Passages vers l'Autre », autrement dit les multiples façons dont les voyageurs médiévaux et modernes se sont confrontés à l'altérité au cours de leurs périples. Victoria Béguelin-Argimón examine ce problème constant à l'aune d'un ensemble de textes espagnols des XV^e et XVI^e siècles témoignant à la fois de voyages vers le Proche et l'Extrême-Orient. Malgré la curiosité d'un Pero Tafur, qui le pousse à goûter, s'informer, se travestir pour s'approcher de la culture de l'Autre, l'identité culturelle propre s'avère d'abord un obstacle insurmontable, inhérent au voyageur et qui transparait dans la rhétorique même employée dans son récit. Toutefois, la recherche d'une plus grande neutralité vis-à-vis des coutumes autres transparait au contraire chez les ambassadeurs castillans auprès de Tamerlan, tandis que le missionnaire Martín de Rada et son compagnon Miguel de Loarca mettent en avant les nécessaires négociations imposées par le franchissement des frontières culturelles. Victoria Turner analyse, quant à elle, un cas spécifique de ces processus d'adaptation culturelle que le passage vers l'autre rend indispensables, celui de Bertrandon de la Broquière qui accomplit un périple en Terre sainte entre 1432 et 1433, relaté dans son *Voyage d'Outremer*. L'expérience de passage du voyageur bourguignon s'avère profondément polysémique, puisqu'elle réunit le passage comme déplacement, la pratique intense du *passing* – c'est-à-dire le travestissement permettant de revêtir, voire d'habiter une autre identité religieuse ou ethnique – et le rôle de passeur culturel que gagne ainsi Bertrandon, malgré son inaptitude linguistique, mais grâce à la mobilisation de réseaux locaux et de chaînes de passages. Enfin, la dernière contribution du volume propose une incursion vers les terres américaines, et plus précisément dans la région du Río de la Plata. Sofía Carrizo Rueda y étudie le choc vécu par les voyageurs européens entre les « objets du désir » qui nourrissaient le nouvel imaginaire occidental relatif au Nouveau Monde (l'existence de paradis terrestres, l'acquisition aisée de richesses, l'utopie de la construction de nouvelles sociétés) et la réalité qu'ils découvraient après leur passage de l'Atlantique. La spécialiste argentine se penche notamment sur le témoignage du *Romance elegíaco* de Luis de Miranda, un participant de l'expédition dirigée par Don Pedro de

Mendoza en 1535, qui conduisit presque 2000 hommes dans l'estuaire de la future Buenos Aires, mais qui dut faire face à de terribles épreuves – en particulier la faim – et se solda par un cuisant échec : cependant, cette adversité même peut également être lue comme la matrice d'un nouvel imaginaire, typiquement américain cette fois-ci.

Pour finir, ce dossier monographique sur la représentation du passage est complété par une section d'Annexes, qui comprend quatre documents. D'une part, nous proposons une traduction française d'un article de Sofía Carrizo Rueda publié en espagnol en 2012¹, qui offre une synthèse actualisée de son ouvrage théorique sur la poétique des récits de voyage médiévaux², bien connu des spécialistes de la littérature de voyage médiévale. D'autre part, trois recensions d'ouvrages récents portant sur des problématiques intimement liées à la notion de passage viennent conclure le volume : il s'agit, tout d'abord, d'une imposante publication dirigée par Françoise Des Bosc, Yann Dejugnat et Arthur Haushalter au sujet d'un lieu de passage emblématique s'il en est, le détroit de Gibraltar³ ; puis, d'un ouvrage coordonné par Rafael Beltrán et rassemblant des études sur divers passages européens vers le Proche-Orient et la Chine⁴, faisant ainsi écho à plusieurs contributions de notre dossier ; enfin, de la publication par Jean-Marc Rivière⁵ d'un ensemble de textes de Machiavel, Vettori et Guicciardini, rédigés à l'occasion de missions diplomatiques remplies par ces trois auteurs essentiels de la pensée politique et de l'historiographie florentines du XVI^e siècle.

¹ Sofía M. CARRIZO RUEDA, « Tensiones, permanencias y mutaciones de una “poética” de los relatos de viajes medievales », in Patrizia BOTTA, coord., *Rumbos del hispanismo en el umbral del cincuentenario de la AIH*, Roma, Bagatto Libri, 2012, Vol. 2, p. 202-208.

² S. M. CARRIZO RUEDA, *Poética del relato de viajes*, Kassel, Reichenberger, 1997.

³ Françoise DES BOSCS, Yann DEJUGNAT et Arthur HAUSHALTER, éd., *Le Détroit de Gibraltar (Antiquité – Moyen Âge). I. Représentations, perceptions, imaginaires*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019.

⁴ Rafael BELTRÁN, éd., *Viajeros en China y libros de viajes a Oriente (siglos XIV-XVII)*, Valence, Universitat de València, 2019.

⁵ Jean-Marc RIVIÈRE, *L'Expérience de l'autre. Les premières missions diplomatiques de Machiavel, Vettori et Guicciardini*, Aix-Marseille Université, Presses Universitaires de Provence, collection « Textuelles », série « Écritures du voyage », 2018.